

une nouvelle inflammation dont les suites seroient très-dangereuses.

§ 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit-lait N^o. 17., & les pilules N^o. 18. L'on prend vingt pilules, & un demi pot de petit-lait tous les matins pendant long-temps, & l'on respire, de temps en temps, la vapeur de l'eau chaude.

§ 88. Le poumon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui rapasse l'intérieur de la poitrine, mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se collent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

C H A P I T R E V.

De la Pleurésie.

§ 89. **L**A pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres, une forte fièvre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine, la pleurésie, dis-je, n'est point une maladie différente de la péripleurésie dont

je viens de parler ; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§ 90. La cause en est, tout comme de cette première maladie, une inflammation du poumon ; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive, qu'on sent sous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifféremment sur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement sur les côtés sous les mamelles, & peut-être plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on touffe, & quand on inspire, c'est-à-dire, quand on tire l'air ; & la crainte de l'augmenter, fait que quelques malades s'empêchant, machinalement, autant qu'ils peuvent, de touffer & de respirer, empirent leur état, en arrêtant le sang dans le poumon, qui bientôt, en est rempli ; l'inflammation de ce viscère devient générale, le sang se porte à la tête, le visage devient livide, le malade suffoque, & tombe dans l'état décrit § 47.

Quelquefois la douleur est si violente, que si la toux est forte en même-temps, & que les malades ne puissent pas l'arrêter, ils prennent des convulsions, comme je l'ai vu plusieurs fois, mais presque toujours chez des femmes, qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que si elles en sont attaquées dans le

temps de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les saignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par-là que la pleurésie n'est qu'une inflammation du poumon, accompagnée d'une vive douleur.

§ 91. Je fais que, quelquefois, l'inflammation du poumon se communique à cette membrane, qui tapisse intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & delà aux muscles ou chairs qui sont sur les côtes; mais cela n'est pas ordinaire.

§ 92. Le printemps est la saison qui produit le plus de pleurésies; elles sont ordinairement rares en été; mais, en l'année 1762, il y en a eu plusieurs pendant le temps des plus grandes chaleurs, qui ont été excessives. Le mal commence par un frisson ordinairement très-fort, suivi de chaleur, de toux, d'oppression, quelquefois d'un sentiment de resserrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envie de vomir. Le point ne se fait pas toujours sentir d'abord; souvent ce n'est qu'après plusieurs heures, quelquefois le second, & même le troisième jour. Le malade sent quelquefois deux points; mais il est rare qu'ils soient également forts, & le plus léger disparaît bientôt; d'autres fois le point change de place, ce qui est un bien si le premier se dissipe parfaitement, un mal s'ils subsistent tous deux. Le pouls est ordinairement très-dur dans cette maladie; mais dans le cas fâcheux des § 47 & 90, il devient mou & petit. Il paroît sou-

vent, dès les commencemens, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois, il n'en vient point du tout; c'est ce qu'on appelle pleurésie seche, qui n'est pas rare. Quelquefois le malade touffe peu ou point. Il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente; comment seroit-elle différente? Et les moyens de guérison les mêmes. Il survient souvent des saignemens de nez très-considérables, & qui soulagent beaucoup; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu, quand le malade est très-mal, qui annoncent la mort.

§ 93. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide quand on a chaud; & alors elle est quelquefois si violente, qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désalteré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois, & le malade se plaint moins; mais en même-temps son visage change, & devient pâle & triste, ses yeux se troublent, le pouls s'affoiblit; c'est un transport de l'humeur au cerveau; ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptômes critiques soient plus violents & plus marqués que dans celle-ci. Il est bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer; la guérison survient souvent, au moment où l'on attendoit la mort.

§ 94. Cette maladie est une des plus fréquentes, & des plus meurtrières, tant par elle-même, que, dans nos campagnes, par le mauvais traitement. Le préjugé, qui veut que toutes les maladies se guérissent par les fueurs, regle tout le traitement de la pleurésie, & dès qu'un malade a un point, sur le champ on met en œuvre tous les remèdes chauds. Cette funeste erreur tue plus de gens que la poudre à canon; & elle est d'autant plus fâcheuse, que la maladie est plus violente, & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre; tout dépend des premières heures.

§ 95. Le traitement est précisément le même, à tous égards, que celui de la péripneumonie; parce que, je le repete, c'est la même maladie; ainsi les saignées, les boissons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavements, la potion (N^o. 8.) les cataplasmes émollients, sont les vrais remèdes; peut-être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement sur le point pendant les premiers jours; mais si le point subsiste après que les saignées & les délayants ont désempli & amolli le poul, il faut appliquer des vésicatoires, ou plutôt appliquer un grand vésicatoire sur le point même.

La première saignée, sur-tout si elle est considérable, diminue presque toujours le point, & souvent le dissipe entièrement; mais revient ordinairement au bout de quelques heures ou dans le même endroit, ou quelquefois

ailleurs; changement qui est assez favorable; sur-tout si la douleur, qui se faisoit d'abord sentir sous la mamelle, se jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, ou ne diminue que peu, ou, si après avoir diminué, elle revient aussi violente que la première, sur-tout si elle revient dans le même endroit, & si la violence des autres symptômes continue, il faut réitérer la saignée; mais si la diminution du point se soutient, s'il ne revient que foiblement de temps en temps, ou dans les parties dont je viens de parler, si la fréquence, ou la dureté du pouls & tous les autres symptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en passer. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de la faire; elle ne peut point faire de mal, & on court quelquefois de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppression, & si le malade crache, on peut se passer de la saignée.

L'usage des autres remedes est précisément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis § 53. jusques à § 66.

§ 96, Quand le mal n'est pas fort grave,

J'ai guéri souvent en peu de jours, par une seule saignée, & une grande quantité de thé de fleurs de sureau, auquel on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espece, qu'on a vu réussir quelquefois le saltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson que j'indique, est fort à préférer. Celui qu'on fait avec les parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de thériaque, tue toutes les années plusieurs payfans.

§ 97. Dans les pleurésies seches, dans lesquelles le point, la fièvre, le mal de tête sont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une sécheresse prodigieuse de la peau, & de la langue, il faut faire les saignées très-près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§ 98. La pleurésie se termine tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurcissement, & elle laisse très-fréquemment des adhérences.

La gangrene se manifeste quelquefois dès le troisieme jour, sans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur-tout dans le voisinage du mal; & le peuple superstitieux, attribue la maladie à quelque cause surnaturelle, ou en tire quelque présage fâcheux pour les restants. Ce cas est un effet tout naturel, tout simple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire; je l'ai vu chez un homme,

à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de cerise, & du faltranc au vin.

§ 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & delà résulte plus souvent l'empyeme; § 84. Pour prévenir cet accident, « il est très-bien de placer, dès le » commencement de la maladie, à l'endroit » le plus douloureux, une petite emplâtre, » qui tienne exactement, parce que si la pleurésie dégénère en abcès, l'amas de pus se » fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoitra qu'il se » forme un abcès, (voyez § 68.) on rongera, par un caustique léger, l'endroit qu'on » aura marqué; & dès qu'il sera ouvert, on » aura soin d'y entretenir la suppuration. On » peut alors avoir un espoir fondé, que l'amas de pus prendra son cours par cet endroit, où il trouvera moins de résistance, » & qu'il sortira; car l'amas de matieres s'arrête souvent entre la pleure & les parties » qui y sont adhérentes.

Ce conseil est d'un très-grand Médecin, mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans lesquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens bien éclairés.

Il n'y a rien à dire du durcissement & de l'adhérence, que ce que j'en ai dit § 86. & 87.

§ 100. L'on remarque que quelques personnes, qui ont eu une attaque de cette ma-

ladie, ont souvent des rechûtes, sur-tout les ivrognes. J'en ai vu un qui comproit ses pleurées par douzaines. Quelques saignées de temps en temps pourroient prévenir ces retours fréquents, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languissans & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espede d'asthme, & delà dans l'hydropisie; triste fin digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins, peuvent aussi les prévenir sans saignées, par un régime rafraîchissant, en se privant de temps en temps de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boissons N^o. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tièdes, sur-tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§ 101. Il y a deux remèdes très-usités dans cette maladie, parmi le Paysan, & vantés même par quelques Médecins, le sang de bouquetin, & la suie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris après l'usage de ces remèdes; mais il n'en est pas moins vrai que l'un & l'autre, aussi bien que l'œuf dans lequel on prend la suie, sont dangereux; ainsi il est prudent de ne jamais les employer, puisqu'il y a beaucoup de probabilité, qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien.

Le *genipi*, ou l'absinthe des Alpes, s'est aussi acquis beaucoup de réputation, & a occasionné beaucoup de disputes entre les Ministres très-zélés, & un Médecin très-éclairé.

Il est aisé d'en déterminer l'usage. Le Genipi est puissamment amer, il échauffe & fait fuser. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleurésie, tant que les vaisseaux sont pleins, le pouls dur, la fièvre forte, le sang enflammé. Dans tous ces cas, il augmenteroit le mal; mais, sur la fin de la maladie, quand les vaisseaux sont désemplis, le sang délayé, la fièvre diminuée, alors on peut s'en servir, en se souvenant toujours qu'il est chaud, & qu'il faut l'employer sobrement.

C H A P I T R E VI.

Des maux de gorge.

§ 102. **L**A gorge est sujette à plusieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuses, c'est l'inflammation, qu'on appelle ordinairement Esquinancie, & qui est une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une partie différente, ce qui fait que les symptômes sont fort différents. Ils varient même suivant les différentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§ 103. Les symptômes généraux de l'inflammation de la gorge sont, le frisson, la chaleur, la fièvre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté, & quelquefois l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte, c'est-à-dire,